Le moment de vérité

Jacques Folch-Ribas

Volume 8, Number 1 (43), January–February 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30045ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1966). Le moment de vérité. *Liberté*, 8(1), 66–67.

le moment de vérité

Le titre me faisait peur. Il est si classique de parler de *moment de vérité*, d'*arènes sanglantes*, ou encore d'*habit de lumière*, dans la littérature ou le cinéma des amateurs de taureaux... Et puis, après le passage catastrophique du père Hemingway, puis de Jean Cau, dans le sport des arènes, tout semble avoir été faussé. Ce que les espagnols appellent l'*espagnolade*, ce sont justement ces mythes accumulés sur le flamenco, les castagnettes, l'Espagne éternelle (comme si les autres ne l'étaient pas) les toreros et leur beauté, et leur intelligence, et l'art de toréer... L'*espagnolade*, c'est tout cela, et d'autres choses encore, et cela colle à l'Espagne comme un cataplasme fétide, et cela donne la bonne conscience et le confort intellectuel aux bons et riches étrangers, gringos ou autres, qui parcourant les déserts de castille s'esbaudissent du rythme ancestral du paysan castillan ou du pittoresque émouvant des murs lépreux. En un mot, c'est l'exotisme. Nous connaissons cela, ici aussi.

Alors bien sûr, un film sur les taureaux, en couleurs, et en italien... Eh bien oui, pour une fois, c'est un bon film. Je ne veux pas dire que c'est un chef-d'oeuvre sur le plan cinéma-de-connaisseur, non. Il n'y a pas de vague là-dedans, ni ancienne ni nouvelle, ni d'effets de montage, ni de citations ni de Jean-Luc, ni de minutes de silence, ni de pulsation. Mais quelque chose d'autre, que je ne me résous pas à traiter légèrement et qu'on pourrait appeler vérité. Une vérité *enaurme*, lourde parfois, parfois esquissée, toujours réussie. La dé-mythification systématique. Et, le plus fort : même pas geignarde, même pas revendicative. C'est comme ça, nous dit-on, voilà, c'est tout simplement comme ça. Cela me rappelle les meilleurs moments des "Raquetteurs."

La condition populaire, c'est une suite de pieds se déplaçant lentement sous le poids des statues, à la semaine sainte de Séville. Très belles images laides, qui ouvrent le film. Dans cette condition-là se trouve Miguel, à la ferme paternelle. Il y vit heureux, malheureusement heureux. Les taureaux, il les connaît. Ils ne l'émeuvent pas. Ils ne lui produisent rien. Il se bat contre eux comme on "tire au

poignet", c'est tout. Il s'en va en ville, et y crève d'ennui. Il se fait matador pour gagner de l'argent. Il en gagne et il en crève. Tout simplement. C'est cela le film.

Le plus fort, c'est que ce n'est rien d'autre, c'est qu'on ne soit pas tombé dans le pathos. Une simple concession : les deux étrangères, suédoise et américaine, qui succombent d'ailleurs très vite pour la joie du poncif — le seul. Mais pas de *noble* art de l'arène : Miguelin en est incapable, et puis cela n'existe pas (parfois, je sais, une improvisation, comme une étincelle, mais c'est si rare...) Pas de *poses hiératiques* à la Dominguin-des-dimanches : Miguel se bat à grands gestes désordonnés mais terriblement efficaces (il tire même la queue du taureau, vous vous rendez compte !...) Pas non plus de magnification de la *bête sublime* : ils sont gros, laids et bêtes, et ils saignent mal, sordidement.

Le miracle se fait sous nos yeux. Toute cette laideur, et cette stupidité et cette tristesse, cela finit par être beau. La beauté du film n'est pas son intention. C'est une somme. C'est la somme du film, tout comme la grandeur des combats de taureaux et d'hommes n'est qu'un goût incompréhensible qu'on garde en bouche malgré ce qu'on a vu, et à cause de.

La chance de ce film, c'est d'avoir trouvé Miguelin, bagarreur de l'arène et en même temps acteur sans l'être trop, puis d'avoir su lui éviter tous les poncifs, même celui de l'attendrissement au cours d'une des plus belles scènes, avec une jeune paysanne qui lui donne de l'eau. Et la scène s'y prêtait, croyez-moi.

Faudrait-il faire un film semblable sur Maurice Richard ? Je n'ai pas pu m'empêcher de le penser.

JACQUES FOLCH